

Il n'y a rien à voir,
n'y a qu'à vivre
le moment, se
laisser porter par
la couleur, par sa
perception – jusqu'à
douter de ce qu'on
pense avoir vu.

-Claire Ingrid Cottanceau-

Rothko, untitled #2

TNS Théâtre National de Strasbourg

musica festival
strasbourg

Saison 21-22

Entretien avec **Claire Ingrid Cottanceau et Olivier Mellano**

Claire Ingrid, Olivier, j'ai envie de commencer cet entretien par vous demander de parler de votre rencontre artistique. En 2018, vous avez présenté au TNS votre première création commune, *NOVA – Oratorio*, d'après des extraits de *Par les villages* de Peter Handke. *Rothko, untitled #2* s'inscrit dans la continuité de votre désir de travailler ensemble. Quel en a été le point de départ ? Qui de vous deux souhaite en parler ?

Claire Ingrid Cottanceau. Je peux te faire un petit historique. Quand on travaillait, Stanislas Nordey et moi, sur *Par les villages* [de Peter Handke. Claire Ingrid était collaboratrice artistique sur ce projet], nous cherchions un musicien. À ce même

moment, Olivier Mellano et moi avons été sollicités par un ami commun pour un autre projet. Le lien s'est fait comme ça, par un heureux hasard. J'ai présenté Olivier à Stanislas et il a rejoint l'équipe de *Par les villages* – il a composé la musique et jouait en direct sur le plateau. La rencontre s'est donc concrétisée à l'occasion de la création au Festival d'Avignon en 2013. Là, nous avons découvert que nous avions ce même amour commun pour le texte du personnage de Nova – c'est pour lui comme pour moi un « texte de chevet », qui nous accompagnait déjà depuis longtemps. Lors des représentations à La Colline et durant la tournée, j'ai par ailleurs repris le rôle de Nova, qu'interprétait Jeanne Balibar à la création.

Par la suite, Olivier et moi avons eu envie de prolonger une recherche sur ce texte de Nova, de construire un objet autonome à partir de cette parole. La création de *NOVA – Oratorio* a confirmé l'évidence de notre duo. Nous avons alors souhaité poursuivre ce partage sur une autre de nos passions communes : la peinture de Mark Rothko. Immédiatement, la question s'est posée : comment aborder un travail sur la peinture, sur l'émotion qu'elle peut procurer ?

Il était évident que nous ne voulions pas faire un objet didactique, un documentaire ou un biopic sur Mark Rothko – ce n'est pas notre endroit.

Au travers de nos disciplines autonomes et singulières [Claire Ingrid est artiste plasticienne et performeuse, Olivier est compositeur et musicien], nous sommes passionnés par la question de la réception. C'est ce qui traverse mon travail de vidéaste : comment traduire la réception d'un paysage, ou d'une peinture, d'une œuvre ? Pour Olivier, cette interrogation se pose aussi évidemment à l'endroit de la musique.

L'ouïe s'est rapidement imposée comme vecteur pour parler de la peinture – comme premier déplacement nécessaire pour appréhender notre recherche. Cela s'est traduit par un ACR [Atelier de Création Radiophonique] pour France Culture. L'ouïe est une sphère immédiatement saisissable pour un compositeur comme Olivier. Dans ce geste sur la réception, mon espace de travail était à inventer. J'ai proposé à Olivier que nous fassions ce que nous avons appelé des « conversations » avec des êtres qui nous animent l'un comme l'autre – quelques-uns des êtres qui nous sont précieux. Nous nous sommes tournés vers Georges Didi-Huberman, Jean-Luc Nancy, Fabrice Midal, Arthur Nauzyciel et Zsuzsa Hantái et leur avons proposé de partager avec nous leur ressenti de l'œuvre de Rothko. Pour chacune de ces conversations, nous avons élaboré un protocole singulier – échanger dans le noir pour parler de la

couleur chez Rothko avec Georges Didi-Huberman ; regarder et penser avec Jean-Luc Nancy devant les toiles de Rothko de la Fondation Beyeler à Bâle... Tous ces matériaux, ces dialogues, ont été enregistrés.

C'est durant cette période qu'un jour Jean-Luc Nancy m'a offert un livre, *Le Poème de la Chapelle Rothko* de John Taggart [traduit par Pierre Alféri et Emmanuel Hocquard], poète américain. En le découvrant, une évidence est née, partagée par Olivier. C'était une matière faite pour nous : j'avais envie de dire ces mots, mâcher le texte, lui avait envie de le mettre en musique. On a senti que ça pouvait être l'âme de notre travail.

Avec tous ces matériaux, on a conçu l'ACR pour France Culture. Nous avons aussi fabriqué un livre qui rassemble les conversations retranscrites *in extenso*, le poème de John Taggart dont l'édition était épuisée, ainsi que *Chœur lumière* écrit par Olivier. Dans l'ouvrage se trouve un QR code donnant accès à l'objet sonore [le livre *Rothko – Untitled #3/Noir, gris, calque/2020* est paru aux Éditions de l'atelier du bourg].

Après, nous nous sommes sentis nourris et armés pour aborder ce que j'appelle « un objet visible et sensible », c'est-à-dire quelque chose qui donnerait à vivre une expérience, comme celle qu'Olivier et

« C'est une expérience sensorielle, singulière, qui est proposée. »

moi éprouvons devant une peinture de Rothko. De là est né *Rothko, untitled #2*, que nous avons créé au TNB [Théâtre National de Bretagne] en février 2020. Voilà où nous en sommes...

Olivier Mellano. L'endroit qui nous a fait nous rassembler Claire Ingrid et moi n'est pas celui du théâtre - ou alors ce serait une scène de théâtre débarrassée de sa théâtralité. Notre recherche est un partage d'expériences, de poésie, de présentation davantage que de représentation, de « mise en vibration émotionnelle » plus que de narration. *NOVA – Oratorio* et *Rothko, untitled #2* se rejoignent en ce sens : le rapport à l'émotion est primordial dans notre processus de travail. Il y a forcément un pan d'approche théorique dans l'élaboration, au début, mais on s'en débarrasse complètement une fois qu'on est sur le plateau. C'est une expérience sensorielle, singulière, qui est proposée.

Claire Ingrid Cottanceau. Olivier a raison de le souligner : ce n'est pas du théâtre, il n'y a pas de fable, pas de personnages, etc.

La chapelle dont il est question dans le poème de John Taggart existe, c'est un endroit conçu par Rothko [à l'invitation du couple de Ménéil, collectionneurs d'art. Situé à Houston, c'est un

bâtiment octogonal, où sont exposées quatorze toiles du peintre] et qui a été pensé comme un lieu de méditation. Est-ce que cette chapelle, et l'idée de créer un lieu singulier, a été pour vous une source d'inspiration ?

Olivier Mellano. Non, parce que Taggart part de sa réception des œuvres, de ce que cela a mis en mouvement en lui. Je dirais qu'il part de l'intérieur des toiles, plus que du lieu en lui-même. C'est une expérience intime, méditative, finalement très abstraite – et qui n'est pas reliée à une quelconque religion comme peut l'évoquer le mot chapelle.

Claire ingrid Cottanceau. Ce qui est beau dans ce poème, c'est le paysage qui est porté sur chaque mot. Pour nous, cela rentrait dans la composition musicale : prendre chaque mot comme une note de musique et voir comme il peut ouvrir les sens.

Olivier Mellano. C'est un éventail qui se déploie tout doucement, on finit par ne plus voir les bords. Il y a de franches ruptures par moments, des choses qui nous font sortir brutalement et peuvent être assez violentes, d'autres qui sont très poreuses, où l'on ne voit pas d'emblée les transformations, ça avance, se déploie, se développe par strates... Comme dans un tableau de Rothko.

Claire ingrid Cottanceau. Comme toutes les couches que le peintre faisait pour atteindre cet état de transparence.

Y a-t-il ici le désir de mettre le spectateur en connexion avec ce que l'on peut éprouver face à un tableau et qui semble, au fond, indicible ? De partager votre place, vos sensations, pour l'y inviter ?

Claire ingrid Cottanceau. Je ne dirais pas de partager notre place, mais plutôt l'inviter à « sa » place. C'est très important parce qu'il ne s'agit pas de demander aux gens de penser et s'émouvoir comme Olivier le fait ou comme je le fais. Nous voulons essayer d'ouvrir un espace singulier que chacun a en lui pour accéder à une œuvre.

Olivier Mellano. Je pense que c'est une question d'état plus que de place. Nous aimerions inviter chaque spectateur à cet état particulier qui peut le mettre à la fois en résonance avec une œuvre et avec lui-même.

Claire ingrid Cottanceau. La question de la confrontation à une œuvre, qu'elle soit musicale ou picturale – ici il s'agit de Rothko mais ça pourrait concerner bien d'autres artistes et notamment dans le domaine de la musique –, c'est comment elle peut l'amener à l'absenter

de toi pour te retrouver. Un espace s'ouvre, qui te permet de te rassembler. C'est une forme de réconciliation.

Olivier Mellano. C'est vraiment ce qui est en mouvement dans le poème : quelque chose se répète en se modifiant, se trouble, se superpose, jusqu'à ce qu'une chose s'ouvre. Tout est en constante transformation, ce qui donne lieu à une disparition des frontières, une disparition du définitif. Il y a une adéquation incroyable entre le texte de Taggart et ce qui se passe dans les tableaux de Rothko avec le travail des couleurs : ces couches successives, cette porosité, qui mènent à un effacement des lignes et des contours. Sur le plateau, c'est cette même structure de strates composées de musique, de texte, de lumière qui finissent par se mêler pour ne plus faire qu'une seule pâte, une seule matière diffuse.

Olivier, tu interprètes en direct, à la guitare électrique, la partition créée pour ce poème dit par Claire Ingrid et tu as aussi composé pour Les Voix Imaginaires. Pouvez-vous parler tous deux de leur présence dans le spectacle ?

Olivier Mellano. Nous avons utilisé un autre texte de John Taggart, *Slow song for Mark Rothko*, à partir duquel j'ai composé une pièce pour trois

voix – Les Voix Imaginaires : Adèle Carlier qui est soprano, Isabelle Deproit, alto et Christophe Gires, ténor. Ce sont des gens avec qui je travaille par ailleurs depuis assez longtemps et qui ont collaboré avec Les Cris de Paris [Ensemble vocal et instrumental créé par Geoffroy Jourdain], avec Laurence Equilbey... Ils font à la fois de la musique ancienne et de la musique contemporaine. Ils faisaient déjà partie du projet pour l'ACR. Dans le spectacle, des points de rencontres se tissent entre eux – autour de cet autre texte de John Taggart – et l'autre matière musicale, la guitare électrique que j'interprète sur scène, qui accompagne *Le Poème de la Chapelle Rothko* porté par Claire Ingrid.

Claire Ingrid Cottanceau. Au travers des différents matériaux, une mise en tension se compose. Avec *Le Poème de la Chapelle Rothko*, on pourrait dire que je suis sur une forme d'horizontalité, sur une tension horizontale qui sous-tend l'ensemble du spectacle. Les Voix Imaginaires amènent la verticalité, des lignes d'élévation : la parole s'élève au travers du chant.

Olivier, comme l'a dit Claire Ingrid en parlant du livre que vous avez conçu ensemble, tu as aussi écrit un poème qui est présent dans le spectacle, intitulé *Chœur lumière...*

Olivier Mellano. Oui, mais c'est un texte qui préexistait, il était dans mon premier livre [*La Funghimiracolette*, éditions MF]. Je l'ai retravaillé et étoffé pour qu'il soit intégré à *Rothko*. Il arrive au milieu du spectacle, comme une incise. C'est un des passages les moins mis en musique, Claire Ingrid le dit dans un quasi silence. C'est comme le « point aveugle » de la pièce.

En passant de l'ouïe – avec l'ACR – au plateau, comment avez-vous recomposé le projet ? L'espace que tu as conçu, Claire Ingrid, est-il devenu votre nouveau point de départ ?

Claire Ingrid Cottanceau. D'une part, nous sommes repartis de l'œuvre de Taggart pour la recomposer autrement. Il a fallu construire une dramaturgie d'ensemble, en tenant compte de la rythmique. D'autre part, j'ai travaillé sur une installation – que je signe avec Fabrice Le Fur – faite uniquement de lumière. Je l'ai composée à partir de certaines toiles de Rothko, pour échafauder un lien fait de sensations.

Ces deux lignes – *Le Poème de la Chapelle Rothko* et l'installation – nous ont guidés. Nous ne partions pas de rien car l'ACR était un réel socle de réflexion. À partir du moment où l'on a décidé d'en faire « un objet visible et sensible », l'installation, le visuel,

« Se laisser aspirer
pour éprouver
jusqu'où l'émotion
peut nous mener. »

occupait une place centrale dans ce nouvel objet. D'ailleurs, je pense que, plutôt que « visible », il faudrait dire « perceptible ». Comme le précisait Olivier en introduction, on ne « représente » rien. Je pourrais exagérer en disant : il n'y a rien à voir. Il n'y a rien à voir, il n'y a qu'à vivre le moment, se laisser porter par la couleur, par sa perception jusqu'à douter de ce qu'on pense avoir vu. Des fumées de densités différentes nous permettent de créer des apparitions-disparitions, des points d'orgue où les trois chanteurs élèvent une lumière, élèvent des sentiments.

Je prends toujours les plateaux comme un atelier, c'est en cela que je dis que ce n'est pas du théâtre. En revanche, je peux avoir besoin – comme c'est particulièrement le cas ici – de la machinerie du théâtre. On convie les gens à être dans cet espace qu'est l'atelier d'artiste. Nous leur proposons de rentrer dans ce qu'on pourrait appeler une méditation, une lévitation, comme ce qu'Olivier et moi ressentons face à une œuvre de Rothko : on se sent aspirés par la toile, il y a un vacillement qui s'opère. On n'est plus dans le « vouloir » – vouloir regarder, vouloir comprendre –, on bascule dans le sensoriel pur.

Olivier Mellano. Les valeurs de lumière très faibles, c'est une façon d'essayer d'amener le spectateur

à se projeter vers le fond de la scène, de la même manière que, face à un tableau de Mark Rothko, on peut être amené à plonger à l'intérieur de la toile. Comment créer ce déplacement, cette plongée vers ce qu'il y aurait « derrière » ?

Claire Ingrid Cottanceau. Suspendre le temps, c'est ce que nous cherchons ici, c'est ce que nous cherchions aussi avec *NOVA*. Trouver le « temps juste », où quelque chose s'élève, et reste en suspension. Il ne faut jamais que ça s'installe, que ça se développe. C'est la recherche du temps idéal – je sais que c'est une utopie – pour comprendre une toile : il faudrait pouvoir rester en face un long moment pour voir comment elle agit sur nous, ne pas être dans un rapport comme : je regarde une toile, je l'aime ou je ne l'aime pas. Se laisser aspirer pour éprouver jusqu'où l'émotion peut nous mener.

Olivier Mellano. Ce que nous cherchons, c'est créer une forme de dissolution de l'espace, faire en sorte qu'on puisse ne plus percevoir les échelles de proportion, ne plus voir comment est fait le plateau, que les contours s'effacent, et que l'on puisse aussi s'abstraire des données temporelles. Nous voulons rendre tout poreux, qu'on ne sache plus trop où on est, s'il s'agit d'un temps rapide ou lent... Créer un trouble des repères.

Nous avons évoqué les conversations qui ont fait partie de votre dispositif de recherche. Dans le spectacle, la voix de Jean-Luc Nancy est présente. Pouvez-vous parler de la manière dont elle intervient ?

Claire Ingrid Cottanceau. Dans cet objet visible et sensible, nous avons repris un fragment de la conversation avec Jean-Luc. Nous avons pu aller à la Fondation Beyeler après la fermeture au public, notre échange a eu lieu devant les toiles de Rothko qu'ils ont la chance d'avoir. Jean-Luc Nancy est un être et un philosophe merveilleux. La manière dont il parlait nous transportait, sa pensée circulaire : il décrit la toile, emploie un mot, reprend la phrase, change le mot, reprend la phrase autrement – tu sens combien l'importance d'une virgule transforme le sens, ouvre à autre dimension...

C'est très beau et nous avons voulu ouvrir *Rothko, untitled #2* avec sa présence – présence sonore. C'est, en quelque sorte, Jean-Luc qui nous accueille : on l'entend déjà à l'entrée du public dans la salle. J'aime beaucoup la bascule qui s'opère : l'entrée dans *Rothko* se fait par la voix de cet homme – la puissance de sa réflexion, de son regard. Cette voix appartient au monde du «réel», que l'on quitte ensuite, pour arriver au poème, arriver à la

musique, à un autre espace, un autre langage... On passe du réel à l'horizontalité, à la suspension.

Olivier Mellano. Des conversations que nous avons faites, c'est le seul fragment présent dans *Rothko, untitled #2*, mais toutes ont nourri l'objet auquel nous sommes arrivés. Commencer avec la voix de Jean-Luc Nancy est aussi un prolongement de cette démarche, un témoignage du passage de la philosophie à la poésie.

Vous invitez, dans chaque lieu où vous jouez, une ou un chorégraphe à danser durant le spectacle – au TNS, il s'agit d'Akiko Hasegawa. Comment concevez-vous ce moment ?

Claire Ingrid Cottanceau. C'est un désir commun. En ce qui me concerne, ça fait partie de mes obsessions : comment un objet scénique peut être «redéplacé» chaque soir. Dès le départ, notre équipe rassemble des outils différents – le poème, la musique, le chant, la lumière... C'est ce qui fonde notre écriture. La danse, la composition avec le corps, a donc évidemment toute sa place. Et puis, il y a ce désir de se remettre en question, de pouvoir aussi s'offrir un pas de côté... Sur *NOVA*, il y avait un chœur d'amateurs, qui changeait aussi dans chaque lieu – des personnes âgées qui se mouvaient dans l'espace – et même si la

« Nous voulons rendre tout poreux, qu'on ne sache plus trop où on est, s'il s'agit d'un temps rapide ou lent... Créer un trouble des repères. »

partition était très précise, je la reconsidèrais systématiquement parce que c'étaient des corps différents, l'énergie du groupe variait d'une ville à l'autre. J'aime expérimenter ce qui se modifie du fait de la densité singulière des corps, du rapport à la pensée, à l'imaginaire, etc.

Sur *Rothko*, nous avons eu envie de repenser cette question en invitant une ou un chorégraphe, quelqu'un qui écrit avec son corps et danse. Nous avons eu une première expérience avec Alban Richard au TNB, à Rennes, une deuxième avec Myriam Gourfink au Lux, à Valence et, à Strasbourg, ce sera Akiko Hasegawa... C'est de la pure performance : on parle avant avec cette personne, elle se fabrique son imaginaire, puis elle voit un filage, on répète une fois ensemble et elle se lance. Elle performe, mais dans un temps qui est serti : il y a un solo et un autre moment que nous partageons. C'est passionnant de voir comment l'artiste va résonner avec nous, va amener une autre couleur dans notre travail. Nous aimons cette idée d'invitation, et c'est pousser à outrance l'art de l'éphémère : faire advenir ce qui n'a lieu que là, à ce moment-là.

Olivier Mellano. Il y a le désir d'amener quelque chose qui nous échappe. Cela crée un précipité

inattendu, ça nous re-questionne autour de l'objet à chaque fois, nous met en vibration autrement.

Claire Ingrid Cottanceau. Pour l'artiste qui danse, c'est accepter d'être dans un instantané de réception par rapport au filage vu la veille.

Olivier, comment as-tu composé ? As-tu travaillé, dans un premier temps, seul – en pensant aux tableaux de Rothko et en lisant le texte ? Ou as-tu eu besoin d'être d'emblée en connexion avec la voix de Claire Ingrid ?

Olivier Mellano. Il y a eu deux façons de travailler très différentes. La composition pour Les Voix Imaginaires, pour le trio, a été un travail très précis sur le texte de Taggart, quasiment mathématique, chaque répétition de mot induisant une répétition de note. C'est vraiment une partition « taillée sur mesure », sur chaque vocable. En ce qui concerne l'autre partition, que j'interprète sur scène et qui accompagne le texte porté par Claire Ingrid, nous avons tout de suite travaillé ensemble en studio. Comme c'était le cas sur *NOVA*, il s'agissait de laisser éclore ce qui doit se passer sur le moment au niveau du son. Les premières lignes naissent d'une forme d'improvisation, de choses qui jaillissent naturellement. Au début, c'est de la texture, de la matière sonore, qui ensuite se développe en

thèmes. Il faut trouver les bonnes vibrations, c'est presque comme de la couleur ou de la lumière, et la musique se compose à partir de là.

Claire Ingrid Cottanceau. En studio, on improvise, on parle de ce qu'on ressent. On avance vraiment ensemble.

Olivier Mellano. Le timbre de la voix de Claire Ingrid devient matériau musical – qui a quelque chose de très droit, très doux – autour duquel l'ensemble prend corps. Les éléments se marient.

Claire Ingrid, tu portes un micro HF. Peux-tu parler de ce choix ?

Claire Ingrid Cottanceau. Oui, je suis sonorisée de bout en bout, ce qui me permet de parler très bas. Dans ce projet, il ne s'agit pas du tout d'être dans la profération. Ma voix est un espace horizontal qui se dépose, comme la fumée lourde que nous envoyons forme une ligne et reste dans la partie basse du plateau. J'appartiens à la fumée lourde comme Les Voix Imaginaires appartiennent à la fumée légère ! Être sonorisée permet de parler à l'oreille des gens, c'est un espace mental que l'on livre. Il y a une autre raison plus prosaïque : Olivier joue de la guitare électrique et j'aurais du mal à passer au-dessus sans être dans une projection

qui anéantirait la musicalité des mots! Là, nous sommes sur le même statut.

Est-ce qu'il s'agit de parler à l'oreille des gens ou suivre la musique, celle des mots, la façon dont les images résonnent en toi ?

Claire Ingrid Cottanceau. Ta question est juste, et je pense qu'Olivier dira la même chose que moi : dans le passage du réel au plateau, après la voix de Jean-Luc, nous-mêmes entrons dans un état, un suspens. C'est être dans un rapport de soi à soi avec l'œuvre – comment on s'abandonne à quelque chose, comment on retrouve une sensation au travers de cet abandon – et non pas se dire : « je parle aux gens, je m'adresse aux spectateurs ». Je fais résonner en moi le paysage que produit la page. Je choisis volontairement de ne pas interpréter, de ne pas apprendre le texte, je suis face à ces paysages, qui ne sont pas des peintures de Mark Rothko mais des « mots-matière », qui créent de la couleur, qui créent un imaginaire. J'aurais pu, évidemment, apprendre le poème, mais je tiens à garder cette sensation de présent. Cet abandon – face à ces images, et avec ce qui se crée avec Olivier – me fait revivre chaque fois un délice absolu. C'est cet état que j'ai envie de partager.

La notion de perte de temps et d'espace, dont vous avez parlé, est-elle, selon vous, ce que doit déclencher un objet artistique ? Que représente cette recherche pour vous ?

Claire Ingrid Cottanceau. Je ne pense pas que cela « doit » forcément être ça. Des gens font un art qui raconte des histoires et c'est très bien aussi. Tout doit pouvoir exister. En ce qui me concerne, cela fait des années que je suis obsédée dans mon travail par cet endroit de réception – et comment on peut donner à vivre cet espace qui est très mystérieux et propre à chacun. Par exemple, je suis fascinée quand je regarde des gens qui lisent. Je trouve merveilleux un visage qui est complètement en symbiose avec ce qu'il est en train de lire. Cet espace entre la page et le visage, très mystérieux, ce « trou noir » me passionne et il est ce sur quoi j'ai envie de travailler. Je le fais avec des outils différents : dans mes films, dans les performances... Je suis aussi une grande marcheuse et à partir d'un certain moment, quand tu marches, vient un état qui peut créer un autre rapport au monde, à l'autre... De manière générale, je suis davantage dans le poétique que dans le politique. Je pense que par le poétique, on peut être politique. C'est mon geste. Pour d'autres, c'est l'inverse et je peux trouver ça magnifique.

Olivier Mellano. Dans le domaine de la musique, on est absolument lié à un fil temporel. Cela m'intéresse de voir à quel moment on peut essayer de s'en abstraire, de trouver cet espace où on a l'impression que le temps arrête de s'écouler. Par ailleurs, je m'intéresse beaucoup à la physique quantique, où justement les frontières spatio-temporelles sont questionnées, où l'on peut envisager les choses autrement que dans la linéarité. C'est passionnant d'explorer ce qui peut se passer à cet endroit dans une expérience poétique et artistique. Durant le spectacle, le présent est intégralement là, il y a une précision extrême, au niveau de la lumière, du son, des «tops», au niveau de toute l'architecture du spectacle, c'est très millimétré. Mais à l'intérieur de ce cadre précis, c'est une dissolution complète qui opère et on est dans un lâcher-prise quasiment intégral – en tout cas, c'est comme cela que je le ressens de l'intérieur.

Claire Ingrid Cottanceau. C'est aussi comme une ode contre la finitude. Le temps du spectacle, ou de mes marches dans la nature, ou du rapport à une œuvre, quelque chose se suspend. Il y a un rapport à l'éternité : la finitude s'efface un peu, ou en tout cas se transforme. C'est le lieu de la transformation, du passage – comme l'envisage

Taggart. C'est essayer de croire en cet espace de passage, essayer de le vivre pleinement.

Claire Ingrid Cottanceau et Olivier Mellano
Entretien réalisé par Fanny Mentré,
collaboratrice artistique et littéraire,
le 2 mai 2021.







Production ASAR | Jérôme Bardeau

Coproduction Théâtre National de Bretagne

Avec le soutien de la MC93 - Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis

Tournée Maubeuge, Festival Super Via, mai 2022 | Bobigny, MC93 - Maison de la Culture de la Seine-Saint-Denis, Juin 2022

Théâtre National de Strasbourg | 1 avenue de la Marseillaise | CS 40184
67005 Strasbourg cedex | tns.fr | 03 88 24 88 00

Directeur de la publication : Stanislas Nordey | Entretien : Fanny Mentré | Réalisation du programme : Cédric Baudu, Suzy Boulmedais et Chantal Regairaz | Graphisme : Antoine van Waesberge | Photographies : Félicien Cottanceau

Licences N° : 1085252 – 1085253 – 1085254 – 1085255 | Imprimé par Oll Imprimeurs, Wasselonne, septembre 2021


**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**
*Liberté
Égalité
Fraternité*



Partagez vos émotions et réflexions
sur *Rothko, untitled #2* sur les réseaux sociaux :

#RothkoUntitled2

Rothko, untitled #2

18 | 20 sept 2021

Salle Gignoux

Création et mise en scène

Claire Ingrid Cottanceau
Olivier Mellano

d'après l'œuvre de

Mark Rothko

et *Le Poème de la Chapelle Rothko* de
John Taggart

Traduit de l'américain par

Pierre Alféri

Emmanuel Hocquard

Avec

Claire Ingrid Cottanceau
Olivier Mellano

Les Voix Imaginaires

Adèle Carlier (soprano)

Isabelle Deproit (alto)

Christophe Gires (ténor)

Performance dansée

Akiko Hasegawa

Et la voix de

Jean-Luc Nancy

Musique

Olivier Mellano

Installation plastique et lumière

Claire Ingrid Cottanceau

Fabrice Le Fur

Son

Nicolas Dick

Assistanat au projet

Isabelle Gozard

Assistanat à la lumière

Zélie Champeau

Équipe technique de la compagnie : Régie lumière et régie générale Fabrice Le Fur | Régie son Nicolas Dick | Régie plateau Zélie Champeau

Équipe technique du TNS : Régie générale Cyrille Siffer | Régie plateau Alain Meilhac | Régie lumière Christophe Leflo de Kerleau | Régie son Mathieu Martin | Régie vidéo Lucie Franz | Habilleuse Angèle Gaspar | Lingère Anne Richert

pendant ce temps
dans **L'autre saison**

Visites de l'ancien Palais de la Diète

Dans le cadre des Journées du Patrimoine

.....
Samedi 18 sept et dim 19 sept | 10 h et 14 h

Hommage à Jean-Pierre Vincent

Soirée en mémoire de l'homme et de l'artiste
Nombreuses interventions et extraits d'archives
audiovisuelles

.....
Lundi 20 sept | 18 h | Salle Koltès

TNS Théâtre National de Strasbourg

03 88 24 88 00 | tns.fr | [#tns2122](https://twitter.com/tns2122)